



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 34 | 2.09.2018

Suisse, le nez dans l'assiette
par Slobodan Despot

Le merveilleux Léon Werth (3)
par Pascal Vandenberghe

**la face sombre de l'Église
catholique**
par Eric Werner

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Notre série d'été prendra fin avec... l'été. Le retour au Drone habituel correspondra au lancement du nouveau site de l'Antipresse et à l'introduction de nouvelles plumes dans votre lettre du dimanche. Néanmoins, nous revenons peu à peu aux affaires courantes en nous intéressant cette fois-ci à une échéance électorale proche en Suisse, mais dont l'enjeu concerne l'humanité entière.

Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

ECHOS

- Lors de l'audition par la commission d'enquête sur l'affaire Benalla, M. Gérard Collomb s'est vu [interrogé sur ses liens](#) avec la société de sécurité lyonnaise Byblos. La révélation de ce lien encombrant entre le ministre de l'intérieur et le garde du corps de M. Macron® provient directement d'un [scoop des «Turbulences» de l'Antipresse](#).
- Dans son numéro n° 1120 du 31 août, [le magazine Marianne reprend in extenso notre](#) reportage sur un séjour de jeûne en Serbie («Une arme de subversion massive») paru dans le Drone 026 du 8 juillet dernier. Cela témoigne de l'intérêt que l'arme du jeûne commence à susciter même dans les médias de grand public.

AVIS DE TRAVAUX

Le [site de l'Antipresse](#) est en cours de migration et de mise à jour. La nouvelle version sera lancée à la mi-septembre. D'ici là, les *Turbulences* seront publiées au ralenti.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Suisse, le nez dans l'assiette

LE MENU DES RÉFÉRENDUMS SUISSES NE MANQUE PAS DE SAUCES INSIPIDES ET DE HORS-D'ŒUVRES SANS INTÉRÊT. LE DEUX INITIATIVES ALIMENTAIRES QUI SERONT VOTÉES 23 SEPTEMBRE PROCHAIN SOULÈVENT EN REVANCHE DES ENJEUX VÉRITABLEMENT ESSENTIELS ET POTENTIELLEMENT SUBVERSIFS — JUSQUE SUR LE PLAN DE NOTRE SOUVERAINETÉ PERSONNELLE.

NOUS SOMMES CE QUE NOUS MANGEONS

Dimanche dernier, je me suis arrêté sur une grande aire d'auto-route aux environs de Paris. J'y ai découvert une nation hors-sol qui semble sortir du néant au mois d'août pour y retourner sitôt les congés terminés: les *aoûttiens*, justement. Leurs monospaces chargés de cyclo-ferraille à l'arrière et de catafalques en plastique moulé sur les toits formaient le campement d'une armée tartare. Et tels les Huns découvrant la civilisation, ils étaient en train de saccager la supérette où j'avais (ô inconscient!) voulu acheter une boîte de biscuits.

Comme je venais d'enjamber un panier d'achats qui paraissait abandonné, ses détenteurs sont apparus, les bras chargés de butin, en clamant que «c'était leur place» et que je coupais la file devant la caisse. «Comme vous voudrez», ai-je murmuré, indifférent. Sur quoi le chef de la tribu, l'œil mauvais, m'a jeté un «ça vous va pas?» quérulent et ridicule. Je n'ai pas réagi, il faisait une tête et demie de moins que moi. En revanche, je les ai observés sans gêne. L'épouse du gringalet à peau d'orange avait la consistance flasque et le teint gris d'un brillat-savarin trop mûr. La même hyperobésité américaine guettait les enfants, qu'on essayait de tranquilliser en leur fourrant perpétuellement du sucré dans la bouche. Tous étaient structurellement nerveux et offensés. «Nous sommes ce que nous mangeons», ai-je conclu en voyant le contenu de leur panier.

LA RÉVOLUTION DU VENTRE

Nous commençons seulement à comprendre tout l'impact de la nourriture sur notre état et notre comportement. Il ne s'agit pas simplement de l'influence physiologique des aliments et de leur assimilation par le corps, mais d'une interaction bien plus subtile que de

la simple chimie. La science a établi depuis longtemps déjà la présence d'une grande quantité de neurones (et de papilles gustatives) dans notre ventre. De fait, celui-ci se révèle être notre «deuxième cerveau», et non seulement en raison des tempêtes émotives («viscérales») dont il est le siège. Mais tandis que la science des boyaux se transforme en neuro-gastro-entérologie, la compréhension de notre usine de vie reste à un niveau primaire, entravée de traditions sans caution, de préjugés néfastes — et aussi de conditionnements sociaux et publicitaires que l'industrie agroalimentaire n'a aucun intérêt à remettre en question.

La conscience de ces choses est généralement plus répandue parmi les peuples nordiques qu'ailleurs — même si elle est en train de contaminer l'ensemble des populations exposées à la suralimentation. Le succès fulgurant du livre de Giulia Enders sur Le charme secret de l'intestin en témoigne.

Cet automne, les Suisses vont pouvoir déterminer en votation populaire la provenance, la qualité et les conditions de production du contenu de leur assiette. C'est une première mondiale. C'est aussi le privilège exotique et surprenant de la seule démocratie directe au monde.

Le légendaire critique culinaire de *Marianne Périco Légasse*, qui avait recommandé aux Français de «voter avec leur assiette», est le premier à s'en réjouir. Il nous écrit *«que la Confédération helvétique se comporte comme une nation souveraine et qu'elle saura prendre ses responsabilités en termes de protection de son agriculture. Ce que la France devrait faire depuis longtemps.»*

POUR UNE SUISSE LOCAVORE

Après avoir inscrit l'an dernier la sécurité alimentaire dans leur Constitution, les Suisses se prononceront donc le 23 septembre prochain sur deux textes parallèles et complémentaires:

- 1) L'initiative des Verts «Pour des aliments équitables». En bref:

«...développer l'offre en aliments produits dans le respect de l'environnement et des animaux, ainsi que dans des conditions de travail équitables. La Confédération devrait garantir le respect de ces conditions en ce qui concerne la production indigène. Des contrôles spécifiques devraient garantir que les aliments importés sont eux aussi produits en respectant ces conditions. L'initiative vise également à réduire l'impact du transport des denrées alimentaires sur l'environnement, à lutter contre le gaspillage alimentaire et à promouvoir les produits locaux et de saison.»

- 2) L'initiative du syndicat agricole Uniterre «pour la souveraineté alimentaire». Comme la résume le gouvernement:

«Elle propose des mesures destinées à promouvoir une agriculture locale, diversifiée, durable et sans OGM. L'État devrait garantir de bonnes conditions de travail et des salaires convenables aux personnes qui travaillent dans ce secteur et devrait également protéger l'agriculture locale en prélevant des droits de douane sur certains produits, voire en interdisant certaines importations.»

L'enjeu commun: des denrées produites dans de meilleures conditions, aussi localement que possible, en vue d'une alimentation plus saine et mieux contrôlée. L'initiative syndicale va plus loin en proposant de faire barrage à la malbouffe industrielle importée.

Le gouvernement de Berne a immédiatement capté le potentiel subversif de ces textes, en particulier du second. A la fin même de son résumé, il s'empresse d'ajouter que *«de telles mesures protectionnistes vont toutefois à l'encontre des accords internationaux conclus»* — et de recommander un double NON.

Les partis institutionnels ont réagi comme on s'y attendait: approbation à gauche, rejet dans les milieux de la droite bourgeoise. L'UDC, plus grand parti de Suisse, manque une fois de plus l'occasion d'affirmer le souverainisme qui motive sa popularité. Si son aile romande approuve les initiatives, la centrale alémanique les rejette. Dans la formule *«lib-nat»* qui constitue son ADN, la composante *nationale* passe curieusement à l'as sitôt que les dogmes *libéraux* sont mis en péril. Le champ de bataille de la souveraineté *concrète* s'est considérablement déporté ces dernières années vers des domaines qui n'entraient pas jusqu'alors dans le champ politique. Le *Parti populaire suisse* (nom allemand de l'UDC) s'évertue à ne pas le voir et son conservatisme réflexe trace la courbe de son gracieux déclin dans les décennies à venir.

LA STRATÉGIE DE LA PEUR

Pouvoir voter sur tout et sur rien est une chose. S'exprimer en pleine connaissance de cause dans un paysage politico-médiatique dominé par les lobbies en est une tout autre. Quant à voir la volonté populaire appliquée lorsqu'elle a «mal voté», cela tient du miracle. Les Helvètes attendent toujours de voir les étrangers criminels expulsés et l'immigration jugulée comme ils en ont clairement et souverainement décidé.

Les deux initiatives alimentaires vont elles aussi devoir affronter ces obstacles. Comme d'habitude, les adversaires — gouvernement en

tête — jouent l'air de l'apocalypse. L'intensité de la psychose fomentée par les *spin doctors* est du reste un bon indicateur de l'importance des enjeux. On se souviendra qu'au lendemain du NON à la CEE/UE de 1992, la Suisse devait sombrer dans la misère et l'isolement, et que l'interdiction des minarets en 2009 allait valoir à la Suisse un boycott féroce de la part du monde musulman...

De même, aujourd'hui, une alimentation plus saine et plus locale compromettrait le pouvoir d'achat, alourdirait l'administration, appauvrirait l'offre et — surtout ! — abolirait les accords internationaux signés par la Suisse, notamment dans le cadre de l'OMC.

L'argument du panier de la ménagère sonne particulièrement hypocrite lorsqu'on sait que le marché alimentaire suisse est dominé de manière écrasante par les deux grands distributeurs Migros et Coop, dont l'entente cartellaire sur les prix a été maintes fois épinglée. Comme le relève sobrement Pierre-André Tombez, président de l'Alliance pour la souveraineté alimentaire, «la grande distribution suisse est celle qui fait le plus de marge en Europe, ce qui est un facteur du tourisme d'achat. Nous prôtons la vente directe».

La stratégie de la peur a fini par atteindre son effet, du moins en partie. Le soutien populaire massif aux initiatives aurait perdu dix points au cours du mois d'août (64% à 55%). Il témoigne néanmoins de l'attention accordée par les Suisses à la qualité tant sanitaire qu'éthique de leur nourriture — et aussi du décalage existant entre ce souci et la dogmatique libre-échangiste de leur propre gouvernement. Le drolatique ministre du rire, Johann Schneider-Ammann, n'est-il pas allé proposer la liquidation de la paysannerie suisse par l'ouverture tous azimuts quelques mois à peine après le plébiscite de la sécurité alimentaire nationale?

Dans ce paysage sans imagination ni surprises, le frétilant libéral Philippe Nantermod a eu le mérite de soulever la seule objection éthiquement respectable à l'assainissement par référendum de la nourriture des Suisses: celui de la *liberté de s'empoisonner!* Le voici, dans ses propres mots, convoquant à l'appui de ses principes le modèle de nutrition qui met tout le monde d'accord, l'Amérique:

«Mon assiette me regarde. Et la majorité, aussi forte soit-elle, ne sera jamais légitimée à m'imposer un régime alimentaire (...)

Je me souviens de mon premier voyage outre-Atlantique. Arrivés dans un *dinner*, mon interlocuteur, d'ordinaire gourmet, avait arrosé tous ses plats

de ketchup, en s'exaltant: "C'est ça l'Amérique. C'est la liberté." Ça m'est resté. C'est vrai, c'est un peu ça la liberté.»

L'image est saisissante. «Laissez-moi la liberté de consommer un concentré d'immondices qui aura fait le tour de la Terre avant d'atterrir dans mon assiette en éliminant au passage, telle une boule de *bowling*, trois ou quatre paysans locaux, ces quilles inutiles...»

NOTRE DESTIN ENTRE NOS MAINS

Il n'est jamais inutile de rappeler que les lobbies (essentiellement pharma et assurances) contrôlent la vie politique suisse d'une manière autrement plus efficiente que la répartition des partis. Seuls une poignée d'élus au parlement fédéral ne *sont pas* membres d'un conseil d'administration, ce pavillon de complaisance de la corruption[1] indirecte. Sans même évoquer [le *pedigree* de certains ministres fédéraux]() au sein de ces structures de pouvoir informelles mais prédominantes. Cela explique, dans ce cas comme dans d'autres, le fossé béant qui se creuse entre la sensibilité populaire et la classe politique.

On peut donc compter sur les lobbies pour décourager l'électorat ou désamorcer son vote. Il n'en reste pas moins que les deux initiatives du 23 septembre auront permis aux Suisses d'aborder une question primordiale, celle qui se trouve au point de départ de toute idée d'autonomie et de santé, individuelle ou collective: que mangeons-nous? Et donc: de quoi sommes-nous faits?

Il ne fait aucun doute que cette interrogation essentielle titillera les esprits bien au-delà des frontières fédérales.

NOTES

1. Corruption, le mot tabou absent du vocabulaire public dans la «plus parfaite démocratie au monde», qui n'aime pas trop gratter la façade de sa respectabilité. Etudier à ce propos le lexique des médias de grand chemin dans leur traitement de l'affaire Pierre Maudet.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Monsieur Léon, le meilleur ami du monde (3)

A PRÈS UN PÉRIPLE DE TRENTE-TROIS JOURS POUR EFFECTUER LE VOYAGE DE PARIS À SAINT-AMOUR, DANS LE JURA FRANÇAIS, LÉON WERTH ET SA FEMME ARRIVENT EN JUILLET 1940 À CHANTEMERLE, LEUR RÉSIDENCE D'ÉTÉ. WERTH Y RESTERA JUSQU'EN JANVIER 1944. IL TIENDRA UN JOURNAL, QUI S'ACHÈVE LE 26 AOÛT 1944 SUR L'IMAGE DE DE GAULLE DESCENDANT LES CHAMPS-ÉLYSÉES DANS PARIS LIBÉRÉ, APRÈS QUATRE ANS D'OCCUPATION ALLEMANDE.

On a vu que Werth n'aimait pas le journalisme et le journal, cet endroit où *«l'argent couche avec les idées»*, bien qu'il fut lui-même journaliste, et même pire, pourrait-on dire, puisqu'entre 1931 et 1933, il fut rédacteur en chef de la revue *Monde*[1], qu'avait créée Henri Barbusse en 1928, et qui disparaîtra en 1935 à la mort de son fondateur.

Mais il y avait aussi un autre métier qu'exérait particulièrement Werth: celui d'historien, à qui il reprochait de raconter les grands événements sans se préoccuper de la façon dont l'histoire a été vécue par les gens en chair et en os. Cette histoire «académique» à la Lavisse ne pouvait trouver grâce à ses yeux. Il affirma même qu'*«il n'est pas d'enseignement plus stupide que l'histoire»*, surtout quand il vise à propager une histoire «officielle». Il peut donc paraître surprenant qu'au côté de Saint-Exupéry ce soit un historien qui fut l'un de ses plus proches amis. Mais pas n'importe quel historien: Lucien Febvre, l'un des meilleurs de son temps, fondateur avec Marc Bloch de l'École des Annales, qui révolutionna la science historique. Le nom de Lucien Febvre n'est peut-être pas inconnu des plus anciens abonnés d'*Anti-presse*: nous l'avions évoqué dans les numéros 96 et 97[2], consacrés l'un à la collection «La Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité», dont Febvre fut l'un des animateurs, le second à l'un des titres de cette collection, *L'apparition du livre*. Febvre avait aussi acquis une maison à Saint-Amour (où il mourut d'ailleurs en 1956, un an après Werth), et les deux hommes se virent donc régulièrement pendant l'exil jurassien de Werth, lors des séjours qu'y fit Febvre durant l'Occupation. Et c'est Lucien Febvre qui établira en 1946 le texte de l'édition de *Déposition. Journal de guerre. 1940-1944*. L'édition publiée par Viviane Hamy en 1992 comporte de surcroît une présentation et des notes qui sont dues



à Jean-Pierre Azéma[3], les notes permettant de rectifier les propos et «rumeurs» dont fait état Werth, et qu'il n'a pas voulu modifier pour la publication. Werth est un obsédé de l'authenticité et de la sincérité. Il précise d'ailleurs dans sa préface: *«Je n'ai rien corrigé. C'eût été trop facile d'ajouter des touches après coup, de mettre en valeur mes pressentiments et d'anéantir mes erreurs»*. C'est là tout Werth!

Quant au texte d'introduction[4] de Febvre, on y sent toute la compli-
cité entre les deux hommes: *«Je vais bien étonner, bien scandaliser Léon Werth. Mais enfin, je n'y puis rien, et c'est un fait: sa Déposition, qui n'est celle ni d'un ministre de Vichy, ni d'un amiral de Pétain, ni d'un diplomate de la Chèvre et du Chou — sa Déposition est un admirable document historique.»*

Werth sera très seul dans son exil jurassien, et cette solitude lui pèsera. Lui, l'observateur des êtres humains, se retrouve face à lui-même. Oh, ce ne sont pas les foules qui lui manquent: s'il aime le peuple, il déteste les foules. J'ignore s'il avait lu *Psychologie des foules*[5] de Gustave Le Bon, paru en 1895, ou encore, du même auteur, *Premières conséquences de la guerre*⁶, dont le sujet ne pouvait que l'intéresser. Toujours est-il que son analyse des foules rejoint celle de Le Bon. Et que si, durant la Première Guerre mondiale, c'est au bourrage de crâne des foules qu'il

assista, durant l'Occupation et sous le régime de Vichy, c'est un autre mal — non moins sournois et dévastateur — qui le stupéfia: celui du lavage de cerveau des masses consentantes et soumises.

Entre septembre 1940 et janvier 1944, sa femme Suzanne traversera treize fois clandestinement la ligne de démarcation pour le rejoindre à Saint-Amour — qui est en «zone libre». De dix ans sa cadette (lui a déjà soixante-deux ans en 1940) elle travaille[7] à Paris. À son retour dans la capitale en janvier 1944, il sera admiratif du courage dont elle fait preuve en aidant à cacher des pilotes anglais et autres «cibles» recherchées. Leur fils Claude à quinze ans en 1940: il entre au lycée à Bourg-en-Bresse, et Werth y fera quelques séjours, histoire de voir son fils et de retrouver un semblant de ville, même si celle-ci est petite et particulièrement morne.

Entre-temps, il est seul, donc. Mais il fréquente les paysans, les observe, les écoute, parle avec eux. Ils finissent pourtant aussi par l'exaspérer: *«J'ai peut-être voué aux paysans une excessive admiration. J'étais ébloui, parce qu'ils ne parlaient pas par abstractions. [...] Mais je commence à me demander s'ils n'abusent pas du concret. Il arrive que je trouve leur concret un peu juste à mon pied. Il arrive que je ne puisse plus marcher avec ces souliers-là. On n'avance pas.»*

Et il lit, contraint et forcé — il n'est pas un «dévoreur de livres» —, ce qui lui tombe sous la main: Flaubert, Stendhal, Hugo, Saint-Simon... Il partage avec Stendhal une sainte détestation de l'hypocrisie. Question hypocrisie, la période est faste : s'il raconte sa vie quotidienne, il commente surtout ce qu'il entend de «l'actualité», et n'a pas de mots assez féroces pour critiquer ceux qui sont passés «de l'autre côté», ceux qu'il appelle *«les joueurs de flûte de l'hitlérisme»*. Les écrivains: Giono (*«son anarchisme rural m'a toujours paru d'une répugnante facilité»*), Giraudoux (*«ce pédant déguisé»*), Morand bien sûr (*«ce faux-semblant à facettes, ce néant pailleté»*),... les peintres Vlaminck, Derain et autres, qui acceptent l'invitation d'Hitler à un «beau voyage» en Allemagne...

Début juillet 1941, il se rend à Lons-le-Saunier pour se déclarer comme juif, comme l'y oblige la loi du 2 juin[8]:

«Ainsi ils prétendent m'imposer une autre patrie, un autre groupe. Quelle lâcheté serait de délibérer sur le point de savoir si je me sens ou je ne me sens pas juif! Si vous insultez en moi le nom de juif, je suis juif, éperdument juif, juif jusqu'à la racine des cheveux, juif jusqu'aux tripes. Après on verra. [...] Je fis ma déclaration à la préfecture. Je lançai le mot: Juif, comme si j'allais chanter La Marseillaise.»

Léon Werth fut un homme libre. Libre des mondanités et des artifices, libre des idéologies qui bouleversaient le siècle, mais aussi désabusé — jamais, cela dit, avec le cynisme d'un Céline ou d'un Drieu. Comme l'écrivit Romain Rolland[9] dès 1923: «*Léon Werth est un grand artiste et un homme libre. Il m'est donc deux fois cher. J'aime à voir en ce fier écrivain l'héritier de Mirbeau. Il en a l'ironie vengeresse, le mépris puissant, la saine misanthropie, et cette flamme de l'art dont la splendeur illumine le néant. [...] Mirbeau croyait aux hommes, malgré tout. [...] Mirbeau vivait encore au temps des grandes illusions. Werth n'en a gardé aucune. [...] Celui-là même qui, dépouillé de toutes les illusions, soutenu par la seule vigueur de son ardente vie, chemine au bord de l'abîme, avec une joie intrépide qui dédaigne l'espoir, celui-là est un homme. Celui-là est Léon Werth*».

NOTES

1. Qui n'a évidemment rien à voir avec le journal *Le Monde*, qui fut créé par Hubert Beuve-Méry en 1944.
2. Parus respectivement les 1er et 8 octobre 2017.
3. Né en 1937, Jean-Pierre Azéma est un spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et en particulier du régime de Vichy et de la Résistance. Parmi ses nombreuses publications, je citerai *Vichy 1940-1944* (avec Olivier Wieviorka, 1997, Perrin, coll. «Tempus», 2004).
4. Publié initialement dans la revue *Les Annales* en 1948, il est repris intégralement dans cette édition.
5. Cet ouvrage majeur de Gustave Le Bon (1841-1931) a fait date et est encore étudié en psychologie sociale et en sociologie. PUF, coll. «Quadrige», 2013.
6. Éditions Ressouvenance, 2011.
7. Au service publicité de la B.N.C.I. (Banque nationale pour le commerce et l'industrie, ancêtre de BNP Paribas), dont le directeur général Alfred Pose, un ami de Lucien Febvre, avait pris Suzanne Werth sous sa protection. Après la mort de cette dernière, en 1949, il confiera à Léon Werth une revue de presse pour lui assurer un salaire. Un banquier bienfaiteur: c'est assez rare pour être souligné!
8. La première loi sur le statut des juifs fut adoptée par le régime de Vichy le 3 octobre 1940. Elle consistait principalement en l'exclusion des juifs de la fonction publique. La seconde, adoptée le 2 juin 1941 et qui abroge la précédente, allonge la liste des professions interdites aux juifs. Elle précise, dans son article 1, qui est «regardé» comme juif au sens de la loi et s'inscrit dans la suite logique de la création du Commissariat général aux questions juives (CGQJ), créé en mars 1941.
9. Léon Werth avait lu *Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland, et il fut l'un des signataires de la Déclaration d'indépendance de l'esprit, le manifeste que publia Rolland en 1919. Voir à ce sujet notre chronique dans le Drone n°28 du 22 juillet dernier.

ENFUMAGES par Eric Werner

Prêtres pédophiles: la face sombre de l'Église catholique

CHACUN SE REND BIEN COMPTE QUE LES SCANDALES DE PÉDOPHILIE QUI SECOUENT À L'HEURE ACTUELLE L'ÉGLISE CATHOLIQUE CONCERNENT, CERTES, DES PERSONNES INDIVIDUELLES, MAIS AU-DELÀ DE CES PERSONNES L'INSTITUTION ELLE-MÊME. NON SEULEMENT, COMME ON LE LUI REPROCHE AUJOURD'HUI, PARCE QU'ELLE A TOUT FAIT POUR LES ÉTOUFFER, MAIS PLUS PROFONDÉMENT ENCORE PARCE QU'ON NE PEUT PAS NE PAS S'INTERROGER SUR CE QUI, AU FOND, FAIT QUE TANT DE PRÊTRES CATHOLIQUES SOIENT AUJOURD'HUI IMPLIQUÉS DANS CES CRIMES.

Car il y en a quand même *un très grand nombre*. Ce ne sont pas simplement quelques brebis égarées. Une statistique australienne fournit un chiffre de 7 % de prêtres mis en cause pour des actes de pédophilie entre 1950 et 2010, alors que cette proportion n'est que de 2 ou 3 % pour l'ensemble de la population masculine. Soit plus du double. C'est énorme. Encore une fois: «Qu'est-ce qui, au fond, fait que...»

Dans un livre récent (traitant d'ailleurs de tout autre chose), le philosophe Slavoj Žižek parle de «*l'obscène face cachée des religions*»[1]. C'est le titre d'un de ses chapitres. Il parle un peu du judaïsme, un peu de l'islam, mais quelques pages aussi de ce chapitre sont consacrées à l'Église catholique. Selon Žižek, la face sombre de l'Église catholique, c'est la pédophilie, au sens où «*l'institution elle-même en a besoin pour se reproduire.*» Et il précise: «*On peut aisément imaginer un prêtre non pédophile qui, après des années de service, se rend coupable de pédophilie parce que la logique même de l'institution l'y a poussé. Un tel inconscient institutionnel désigne la face cachée obscène et désavouée qui sous-tend l'institution publique.*»

D'où, justement, le zèle que met l'Église à étouffer ces scandales, car en cherchant ainsi à les étouffer, «*l'Église défend son secret obscène le plus intime. (...) Si un prêtre dénonce sérieusement (et pas seulement de façon rhétorique) ces scandales, il s'exclut ce faisant de la communauté ecclésiastique.*» On pourrait ici faire le parallèle avec ce qui se passe quand un musulman dénonce sérieusement (et pas seulement de façon rhétorique) tel ou tel des crimes découlant de l'application de la *charia*, qu'il s'agisse de la mise à mort des apostats, de la lapidation des femmes, du *djihad*, etc. Lui aussi, ce faisant, s'exclut de la communauté

ecclésiastique (en l'occurrence l'*oumma*, la communauté des croyants). On en a un exemple avec Salman Rushdie.

Pour décrire ce qui pousse les prêtres catholiques à se rendre coupables de pédophilie, Slavoj Žižek recourt à la notion d'«inconscient institutionnel». L'inconscient est une notion empruntée à Freud, mais chez Freud, l'inconscient ne concerne encore que l'individu. C'est le mérite d'un autre grand nom de la psychanalyse, C.G. Jung, d'avoir compris qu'il existait aussi un inconscient collectif. Pour Freud, l'inconscient est le produit du refoulement, au sens où les gens s'emploient à enfouir tout au fond d'eux-mêmes un certain nombre de choses qui les gênent ou les mettent mal à l'aise. Sauf, comme on le sait bien, que ce qu'on refoule et enfouit en soi ne se laisse jamais complètement refouler. On parle de retour du refoulé. Le refoulé fait donc retour, mais bien souvent là où on ne l'attend pas. Ou encore, sous un masque trompeur. La pédophilie appartient peut-être à ce registre.

Les positions officielles de l'Église en matière de sexualité sont connues: condamnation du divorce, de la contraception, de la sexualité hors mariage, du remariage des divorcés, de l'homosexualité, etc. Rappelons par ailleurs que les prêtres catholiques n'ont pas le droit de se marier. Si l'on ne veut pas ici parler de refoulement, quel mot, alors utiliser? Tout, ici, est très encadré, surveillé. La seule forme considérée comme licite de sexualité est celle entre un homme et une femme régulièrement mariés à l'église. Tout le reste est considéré comme illicite, et donc condamné. Les divorcés n'ont pas accès à l'eucharistie. Les papes successifs reviennent inlassablement sur ces choses au point que cela en devient obsessionnel. C'est la base même de la «morale catholique», dite aussi «familiale». Tout le reste passe après. Et en face: les prêtres pédophiles!

Irrésistiblement, on pense ici au mot de Pascal: qui fait l'ange fait la bête.

Il ne s'agit pas ici d'accabler l'Église catholique, en revanche de bien comprendre que les interdits n'ont jamais rien réglé. L'Église est mal à l'aise avec la sexualité, témoin tous ces interdits. On vient de parler de refoulement. Qu'est-ce qui a été ainsi nié, enfoui, refoulé pour qu'on soit aujourd'hui amené à dire, comme le fait Slavoj Žižek, que la pédophilie ne touche pas seulement l'inconscient de certains individus mais «l'inconscient institutionnel» catholique? Bien évidemment la sexualité. Or il y a un retour du refoulé: les prêtres pédophiles.

L'Évangile dit qu'il ne faut pas abuser du sexe. Il en va du sexe comme

de l'argent. Il faut en user avec modération. Mais l'Évangile nous met également en garde contre le pharisaïsme, les législations formalistes, la lettre qui tue l'esprit. Idéalement, il faudrait ne jamais divorcer. Mais l'Évangile nous dit aussi que nous devrions être prêts à renoncer à tous nos biens. Essayez un peu de le faire. Pas plus qu'il ne faut absolutiser l'argent, il ne faut absolutiser le sexe. C'est déjà beaucoup de le dire. Que l'Église le dise. Au-delà, l'Église se mêle de ce qui ne la regarde pas.

Ce qui est ici demandé aujourd'hui aux responsables de l'Église catholique, ce n'est pas seulement de battre leur coulpe ou de demander pardon. Certains le font, et c'est peut-être une bonne chose qu'ils le fassent. Mais c'est totalement insuffisant. Ce qui leur est aujourd'hui demandé, c'est réellement de remettre les compteurs à zéro. Car ils ne peuvent plus continuer ainsi. Ou alors ils disparaissent.

Mariage, divorce, contraception, préservatif, célibat des prêtres: tout est à revoir. Chacun sait que le sexe est aussi un instrument de pouvoir. Il est ce qui a longtemps permis à l'Église d'avoir barre sur les individus et les familles, partant aussi sur la société. L'Église devrait aujourd'hui comprendre que cette époque est révolue. L'institution catholique a toujours eu un problème avec le pouvoir. Cela remonte à la nuit des temps. Il serait peut-être aujourd'hui temps qu'elle lâche prise. Enfin.

A quelque chose, parfois, malheur est bon. Si les scandales qui secouent l'Église à l'heure actuelle pouvaient la conduire à se remettre ainsi en question, ils n'auraient peut-être pas été vains. En sens inverse, si l'Église n'entreprend rien de sérieux dans ce domaine, si elle se contente de demander pardon, on peut être sûr alors que de nouveaux scandales éclateront, peut-être plus graves encore que les précédents.

~~~~~  
NOTE

1. Slavoj Žižek, *La nouvelle lutte des classes: Les vraies causes des réfugiés et du terrorisme*, [Fayard, 2016](#).

## TURBULENCES

**Avertissement: en raison de la migration-mise à jour de notre site, les *Turbulences* (log.postach.io) sont momentanément inaccessibles depuis la plupart des navigateurs — smartphones mis à part. Nous vous prions de bien vouloir excuser ce dérangement!**

### USA | Mort d'un super faucon

Le concert assourdissant de louanges qui a accompagné la montée du sénateur McCain au paradis des braves ne nous a pas été épargné jusque sous nos latitudes. Même ses nombreux rivaux, à l'exception de Donald Trump, ont versé une larme contrite sur celui qui a été le faucon le plus agressif de la politique étrangère américaine du dernier quart de siècle. S'il avait accédé à la présidence, ce n'est pas seulement l'Afghanistan, la Libye, l'Irak, la Syrie ou encore la Serbie qui auraient entendu les bombardiers américains gronder sur leurs têtes, mais encore l'Iran, la Corée du Nord, le Nigeria ou le Mali, voire la Russie et la Chine, qui auraient été dans son viseur.

Curieusement, c'est dans les rangs des anciens combattants de la guerre du Viet Nam et surtout chez les POW (prisonniers de guerre) et les familles des disparus au combat (en abrégé MIA: «missed in action») que son passé glorieux de héros a été le plus contesté. Abattu dans le ciel du Tonkin et fait prisonnier en 1967, ce fils d'amiral a joui de faveurs particulières de la part de ses geôliers et est aussi soupçonné d'avoir collaboré pour éviter la torture. On reconnaît sa voix sur une bande son de la radio vietnamienne, dans laquelle il se qualifie d'agresseur et se juge coupable de crimes de guerre envers le peuple vietnamien. Tenu secret, l'enregistrement a refait surface à la suite d'une erreur de manipulation dans les archives nationales de Washington.

JMB 31.03.2018

## Pain de méninges

### APPRENDRE PAR L'ERREUR, BESOIN DE RATÉS

Inévitablement, quand vous démarrez un business, tous les gens que vous connaissez, sans oublier ceux que vous ne connaissez pas, deviennent soudain des experts omniscients. Ignorez-les. Accrochez-vous à votre vision, faites vos propres règles et pétez le feu. Vous savez où vous allez; le *comment* est votre affaire. Conchiez ces têtes de boulons de philistins je-sais-tout: ils ne savent rien. Les autres ne comprennent rien, et ils ont certainement moins vos affaires à cœur que vous.

Que votre entreprise survive ou s'effondre, cela ne doit tenir qu'à vos propres décisions, et à celles d'un quelconque *business guru* à la petite semaine. Ces praticiens à la gomme vont vous conseiller d'«apprendre par vos erreurs». Apprendre par l'erreur, c'est bon pour les losers. Se chercher une consolation dans le fait que les erreurs pourraient éventuellement nous enseigner quelque chose n'est qu'une logique stupide inventée par des mortels de rang inférieur cherchant à justifier leurs propres manquements. La seule chose qu'on apprend de ses erreurs, c'est qu'on n'est pas assez bon et qu'il faut faire mieux. Vous devez comprendre que le seul moyen d'apprendre quelque chose, c'est par le succès.

James Watt, *Business for Punks*. (Trad. de l'anglais par Slobodan Despot).



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-le connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

<https://antipresse.net/dons/>

<https://antipresse.net/drone/abonnement>